

LE PEINTRE
42, Rue Pasquier - VIII^e
11 NOVEMBRE 1965

lettre

à

mon

cousin

Mon cher cousin, je n'ai pu tracer une lettre la quinzaine dernière mais ne croyez point que je vous néglige car si je néglige quelqu'un c'est moi, tant le travail mange mon temps, tant il passe mon esprit au laminoir, cependant cet esprit résiste — je me permets de m'en féliciter — à tous les lavages de cerveau qu'on nous dispense, d'une manière plus ou moins officielle, dans ce domaine de l'art qui est le notre. Le pli de mon pantalon fait des plis, mon costume des beaux dimanches je l'endosse tous les jours. Il s'en fatigue. Mon dos prend une courbure romane, mon échine une allure gothique, mes cheveux s'allongent autant que ma figure et font les fous sans toutefois s'approcher de l'opulente chevelure de Mathieu, ce « calligraphe du monde occidental » mis à l'honneur dans cette galerie Charpentier qui surveille ses recettes, mais est-ce une bonne affaire ? Il y avait trois pelés et un tondu (pour la circonstance, ça étonne) à l'exposition de l'hiper-chevelu, ce Samson de pacotille qui voudrait ébranler les colonnes du temple de la tradition ; ce prince d'un art qui fout le camp tel le café de « la France » comme disait la Pompadour ou bien la du Barry à son roi ; je ne suis pas à une maîtresse près.

Au vernissage de l'indescriptible Mathieu les plus raffinés intellectuels s'empressaient et « France-Soir » — le français est une langue difficile — écrit : « Une toile a connu une affluence record : celle appartenant à M. Pompidou et qui a ses collègues du Conseil des ministres l'avaient offertes l'an dernier et qui a bien voulu la prêter ». M. Pompidou doit certainement connaître l'un de ceux-ci, un conseiller très sûr du nom de Malraux. Non ?

Merci d'avoir bien voulu suivre les spires de mes pattes de mouche, à propos de la Biennale, d'une lecture pourtant nullement commode, surtout dans le métro. C'est Dantel Buren le grand vainqueur de cette biennale des jeunes gâteaux. Il fut déjà mis en relief, lui qui en a si peu, par le jury du Prix Lefranc dont le montant coquet va lui permettre de travailler à sa guise sans beaucoup de souci. Du reste ce double-lauréat semble n'en pas avoir (je parle des soucis) : « il prend ses couleurs sans les choisir », c'est une manière des plus pratiques laissant l'artiste dispos. Il peut ainsi exprimer clairement sa pensée recueillie par « Arts », hebdomadaire dont la rubrique cinématographique est parfaite. Voici un propos du jeune maître : « d'abord, j'ai cherché à éliminer la peinture de mon esprit. J'ai fait des toiles avec des papiers collés déchirés, des coulures. A la fin, cela ressemblait à une belle peinture. Ce n'était donc pas la peine de continuer ».

J'ai voulu revoir son œuvre, à la biennale. Le titre « peinture n° 3 ». C'est poétique. Elle est faite au Ripolin, pas avec les couleurs extra-fines de chez Lefranc. J'aurais voulu vous en offrir la reproduction. Las ! le musée ne possède pas de photo de cette peinture glorieuse et grande par ses dimensions (220 x 180). Il s'agit de deux taches d'un blanc douteux qui ne peut servir d'enseigne pour Omo. Elles dégoulinent artistiquement. Leur forme, c'est là ou est le génie de l'auteur, est combinée pour s'approcher le plus qu'il est possible, avec des moyens aussi limités, de la laideur. Il paraît que cela vous a une fraîcheur d'accent toute personnelle. C'est d'un triste.

A bientôt, cher Cousin. Portez-vous bien. Mille et mille amitiés. — J.C.